



vive, de caractère ou d'effets à produire.

Elles éclairent aussi, ces lettres jaunies, les circonstances dans lesquelles Méheut travaillait. Elles disent, par exemple, que si l'étude des Écossais n'a pu être terminée, c'est parce que, dans la bousculade des camions, il était trop difficile de suivre le défilé des grands garçons à jupe et à bonnet.

Elles expliquent que si tel autre croquis est resté avec des parties à peine ébauchées, c'est parce que les obus se sont mêlés de venir, au moment même où il allait pouvoir reprendre et compléter les premiers traits de stylo, les premières touches de couleur.

Heureusement, Méheut eut des jours qui le favorisèrent davantage et lui permirent, non de camper le chevalet qui ne fit jamais partie de ses bagages, mais de prendre un peu mieux son temps. « Aux tranchées, dit-il, j'avais parfois beaucoup de moments libres. »

Les tranchées! Lui qui avait étudié avec tant d'amour les noirs rochers bretons et les espaces de sable et de cailloux sauvages que chaque marée dispute à la terre, on pense comme il

s'intéressa aux tranchées, large domaine disputé par les attaques et les contre-attaques, terrain sinistre, sol à vif, travaillé par les ouragans des canons, et couvert d'une végétation raréfiée et torturée elle aussi, non plus par les sels de l'eau et la violence du vent du large, mais par les éclats d'obus, les balles, les souffles empestés des batailles.

Lui encore, qui, à même les bateaux sardi-niers et au fond des bois de Coat-An-Noz, s'était plu à observer l'attirail des pêcheurs et des potiers, on imagine comme il se passionna pour la lente évolution des métiers de la guerre, qui remplit ces cinq dernières années.

On trouve dans ses dessins la tranchée d'après la Marne, la tranchée primitive. Le soldat qui s'y montre n'est encore adapté à cette façon de combattre, ni dans sa tenue, des guenilles rouges et bleues, ni dans ses armes. C'était le temps où l'on jugeait impossible que cela dure et où l'on croyait que tout finirait quelque jour selon la formule des anciennes batailles, par un coup de tonnerre, un sublime en avant qui ne s'arrêterait plus.

Mais le fossé s'approfondit. Partie du motif





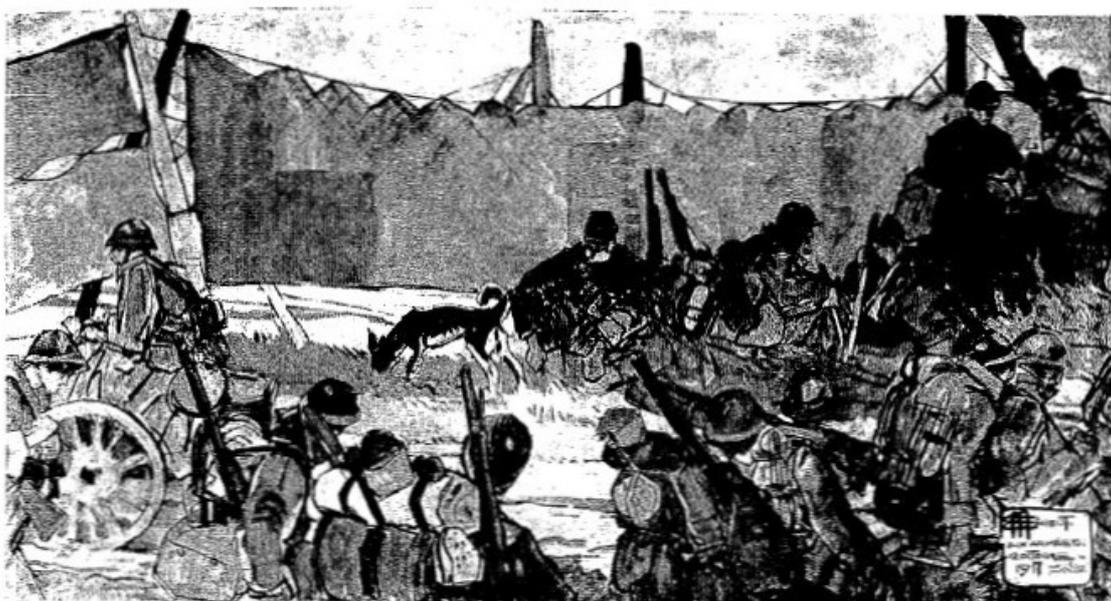
*Dans les coulisses.*

de la tranchée, toute une architecture s'ébauche, une architecture archaïque et moderne à la fois, dont on trouve, notés par Méheut, les développements successifs, toutes les transitions. Les sacs à terre commencent à s'entasser savamment. Les claies d'osier viennent soutenir les parois de terre gluante. Des niches se creusent dans les boyaux. De nouveaux engins prennent place près des créneaux à blindage;



des fusées en gerbe, de délicates mitrailleuses, des grenades, des crapouillots ventrus. Plus loin, vers l'arrière, s'installent des canons fort peu semblables à ceux dont nos mémoires avaient gardé le souvenir. Le camouflage tend ses guirlandes et ses arcs de triomphe sur les pistes foulées et creusées d'ornières par des colonnes de plus en plus nombreuses, des ravitaillements de plus en plus lourds. L'abri enfin apprend à descendre sous terre; ses boiseries se renforcent, se simplifient, gagnent en sûreté et en logique. Et voici que, dans de fumeux intérieurs, les soldats harmonisés eux aussi avec ce milieu étrange dans leurs couleurs et jusque dans leur coiffure, retrouvent leurs rêves et leurs occupations sempiternelles: les cartes, les lettres, le pain et le vin qu'on partage, les armes qu'il faut nettoyer.

Méheut représente avec science et tendresse les accessoires du métier de soldat, tous ces harnais encore chauds de sueur et laissés un instant à quelque clou bien à portée. Beaucoup de dessinateurs ont arrangé d'une façon décorative et pour en faire des vignettes et des culs-de-lampe, des musettes, des bidons et des équipements. Lui, Méheut, le décorateur, n'a pas arrangé grand'chose dans ses études d'accessoires soldatesques. Il est arrivé cependant à d'étonnantes réussites, par la



Champagne, 1917.

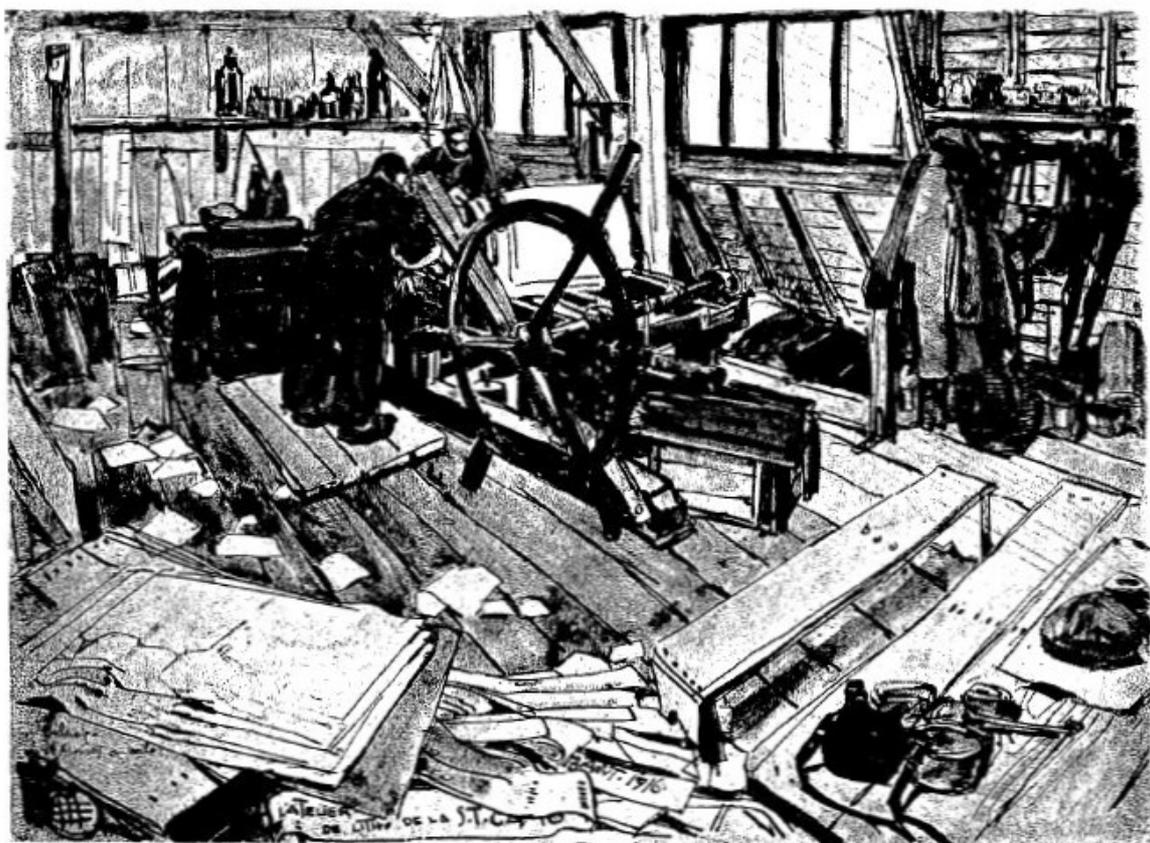
seule expérience qu'il avait de ces objets familiers : fusil, dont il connaissait les mécanismes d'acier tantôt glacés, tantôt brûlants sous les doigts, les parties de noyer si douces à la main ; cartouchières alourdies, avachies à leur centre par le poids des paquets de plomb et de cuivre ; on retrouve en vérité, on ressent devant ces images la joie même que devait avoir l'artiste en appuyant, parmi tant de détails, sur ceux dont il savait précisément qu'ils donneraient la vie à tout l'ensemble de son travail.

Maître dans l'interprétation des détails, Méheut l'est aussi dans l'interprétation des scènes les plus vastes, et toujours à cause de ses qualités d'observation sincère, de son émotion communicative et de l'aisance avec laquelle il sait choisir les traits essentiels de ses modèles. Il a dans ses dessins beaucoup de paysages largement traités ; quelques traits d'encre cernent la forme des collines, des masses d'arbres ou des architectures ; un ton jaune ou rouge marque la nature du sol, la brique ou la pierre d'une ruine ; c'est tout. Et pourtant, ces traits, ces couleurs sont si justes, que pas un des habitués du front ne sentirait jamais ses souvenirs hésiter devant les paysages de Méheut.

Il reconnaîtrait la Champagne des batailles

ensoleillées dans cette frise où, derrière les coulisses d'un camouflage et tandis que défile au premier plan la cohue brûlante et assoiffée des retours de combats, des collines blanches se montrent empanachées de marmitage. Il reconnaîtrait les arrières de Verdun dans ces coteaux accentués, sévères et encadrant un parc de guimbardes usées et de chevaux fourbus,





La lithe de la S. T. C. A. 10.

marqués eux aussi par cette effroyable dépense de fatigue qui caractérisa les luttes de la Meuse. La place de ce Conty, cette place d'Église encore intacte mais déjà encombrée, inquiète et que longe un défilé précipité de camions gorgés d'hommes, elle n'est construite qu'en lignes hâtives mais suffisantes pour qu'on la retrouve bien, telle qu'elle était pendant les jours mouvementés d'avril 1918. Déjà si proche, le front allait-il se rapprocher encore ? Arriveraient-ils à temps, ces fantassins aux convois roulant sans cesse, afflux de courage et de force méthodiquement amené, jeté devant l'envahisseur ? Rien de théâtral dans ce dessin. Aucune déclamation, pas le moindre ténor chargé de nous frapper par quelque attitude, qui, certainement, n'ajouterait rien à la force avec laquelle cette esquisse saisit l'imagination et l'entraîne avec les camions roulant vers l'avant, l'incertitude, le danger.

A la guerre, la faisant, très pénétré du caractère collectif et presque anonyme de la

guerre moderne, Méheut s'est en effet jalousement gardé de tomber dans les effets trop faciles. Il s'est jalousement gardé aussi de faire ces synthèses trop hâtives, ces scènes historiques mêlées forcément de réminiscences et de concessions à l'actualité dont tant de dessinateurs ont abusé depuis cinq ans. Les grandes pages synthétiques, il y pensait, il les préparait, il les réalisera assurément et avec toute la force des émotions profondes et des pensées longtemps méditées. Mais, tant qu'il fut soldat parmi les soldats, il ne voulut jamais rien entreprendre de pareil. Il ne l'aurait pas tenté même s'il l'avait pu, dans son gourbi de lieutenant ou la baraque de son S. T. C. A. Le motifs même, les cherchait-il ? C'est douteux.

Mais, quand il les trouvait, avec quelle plénitude il les représentait ! Voyez ces soldats abrités dans leur toile de tente parce qu'il pleut, ou bien parce qu'ils veulent, autant qu'il leur est possible, s'isoler pour le repos ou le rêve. Ils n'étaient que des hommes à bout de